

CHAPITRE PREMIER.

CHEVALERIE BYZANTINE

I.

BYZANCE ET SES VASSAUX DE CROISADE.

A la fin du onzième siècle, si mouvementé, le Pape Urbain I-er proclamait au Concile de Clermont, devant la multitude assemblée sur la place, une expédition générale des chrétiens catholiques pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Des croix de drap rouge furent distribuées aux assistants, qui, saisis d'un enthousiasme religieux explicable par la propagande incessante que faisaient les Papes dans les derniers temps de guerre contre l'Empire, s'écrièrent: „Dieu le veut!“ (novembre 1095). Tel est au moins le récit „officiel“, arrangé plus tard et employé comme incitation à la croisade.

Il n'y eut aucune organisation de ce mouvement. Le Pape s'était borné à en indiquer le but. Il ajouta une „indulgence générale“ pour les croisés¹, et leur promit la protection du Siège apostolique, ce qui produisit, dans cet âge de grande anxiété sur le sort des âmes, une forte impression. Un moine, Pierre l'Ermite, qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem², aurait été l'orateur populaire pour mettre en branle l'expédition³; de fait il parcourut seulement une partie de la France,

¹ Lettre aux Bolognais, dans Hagenmayer, *Kreuzzugsbriefe*, no. III.

² Hagenmayer, *Peter der Eremit*, Leipzig 1879.

³ Sur la lettre que lui aurait adressée Alexis, présentant dans des termes d'une profonde humiliation le désastre, non existant, de son Empire

mais il dut avoir des imitateurs. Le comte de Flandre, Robert, ancien pèlerin lui-même, avait promis à l'empereur byzantin un secours de ces bonnes lances françaises qui combattaient maintenant dans cette guerre turque et dans les autres que soutenait l'Empire. Il décida de revenir en Orient, et son exemple gagna le comte de Normandie, frère du roi d'Angleterre, son beau-frère Étienne de Blois et de Chartres et Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine; Hugues de France arriva plus tard, par Durazzo.

Le comte de Provence, Raymond, reçut d'une autre manière le nouvel évangile de la „guerre sacrée“ : il l'écouta et parut en Orient sans en avoir averti le maître¹, comme il en fut, du reste, avec la plupart des pèlerins; il se refusera avec opiniâtreté à faire l'hommage, demandant qu'Alexis lui soit, par sa présence personnelle, un simple camarade; à peine promit-il à l'empereur „la vie et l'honneur“². Les autres croisés considérèrent avec envie la situation particulière qu'il s'était gagnée ainsi³. Mais Godefroi de Bouillon, puis Robert de Flandre ne tarderont guère à accomplir toutes les cérémonies de l'hommage⁴. Le point de vue exact de

et lui en promettant la proie en guise de récompense, voy. P. Riant, *Alexis I Comneni ad Robertum I, comitem Flandriae, epistola spuria*, Gênes 1879; le même, dans la „Revue critique“, 1879; Gaston Paris, dans la „Revue de l'Orient latin“, V, pp. 254-256; Vasiliewski, dans le „Journal de l'Instruction“ russe, 1880, pp. 223-260; Hagenmayer, dans la „Byz. Zeitschrift“, VI, p. 1 et suiv. (surtout, pp. 31, note 3, p. 32); Vasiliewski, dans le „Viz. Vreménik“, III, pp. 121-124; Papanigopoulos, dans le „Parnassos“, IV², pp. 89-95; Hagenmayer, *Epistolae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes*, Innsbruck 1901; Pirenne, dans la „Revue de l'Instruction Publique en Belgique“, L (1907), pp. 217-227; Dölger, *Regesten*, no. 1152. Sur une lettre tout aussi fausse qu'Alexis aurait adressée aux moines du Mont Cassin, Riant, loc. cit.

¹ Anne Comnène, II, p. 42-43.

² Raymond d'Agiles, ch. 2.

³ Albert d'Aix.

⁴ Le même, p. 311, et Foucher de Chartres. Cf. nos *Chroniqueurs de la première croisade*, Paris 1928 (extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“, V).

l'Empire envers les pèlerins en train de faire des conquêtes sur un territoire qu'il n'avait jamais cédé, à personne, est noté par Foucher de Chartres, le plus acclimaté des écrivains de la première croisade : „C'était pour tous une nécessité que de confirmer leur amitié avec l'empereur, sans le conseil et l'aide duquel nous n'aurions pas pu mener à bonne fin notre voyage, et ceux qui nous ont suivi par ce chemin, pas plus. Et, en échange, l'empereur leur offrit de ses ducats et des pièces de soie autant qu'ils en voulurent, sans compter les chevaux et les subsides dont ils avaient grand besoin pour accomplir un tel voyage¹“.

Bohémond ne pouvait manquer d'être de la compagnie : il était bâtard, et son père avait laissé son héritage à un fils légitime : il avait donc dû se contenter du titre de duc de Tarente et de la tâche de guerroyer au profit de son oncle Roger, qui venait de se saisir de la Sicile. C'était une situation impossible pour un homme de son tempérament, qui d'ailleurs était sûr que l'on pouvait toujours se tailler un royaume en Orient au dépens de qui que ce fût : l'empereur, les Turcs, ou même ses propres compagnons, les croisés.

¹ „Erat enim omnibus hoc necesse ut sic cum imperatore amicitiam consolidarent ; sine cujus consilio et auxilio nostrum iter nequivimus expedire, neque illi qui nos erant subsequuturi eodem tramite. Quibus ideo praebeuit ipse imperator de numismatibus suis et de pannis sericeis quantum placuit, et de equis et pecunia qua nimis indigebant ad tantum iter explendum.“ — Les appréciations haineuses, les attaques contre l'empereur, qui a fait aveugler son prédécesseur, qui s'entoure d'eunuques, qui a une mère vraie sorcière, qui vit au milieu des esclaves et des femmes, ne viendront que plus tard, par la plume de Baudry de Dôle. Cf. le jugement de l'archevêque de Mayence, Siegfried (1064), dans les *Annales d'Altaich*. Cf. B. Kugler, *Kaiser Alexius und Albert von Aachen*, dans les „*Forschungen zur deutschen Geschichte*“, XXIII (1882), pp. 481-500 ; C. Caro, *Die Berichterstattung auf dem ersten Kreuzzuge*, dans les „*Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*“, XXIX (1912), pp. 50-62. Cf. l'opinion, juste, de M. Diehl : „C'est une erreur en effet, et qu'on n'a point assez évitée, de considérer toujours et de juger les croisades au seul point de vue de l'Occident“ („*Byz. Zeitschrift*“, XI, p. 525). Aussi (p. 526) : „L'Empire, tout compte fait, souffrit plus qu'il ne profita“.

Ainsi fut organisée une série d'expéditions ayant un caractère vraiment militaire, qui partirent lentement par la Hongrie, bien qu'elle dût tenir à conserver pour elle-même la croisade, ou par mer, après les grandes migrations de pauvres diables et de pillards, d'humbles, de déclassés, que conduisirent au début des chefs populaires entre lesquels Pierre l'Ermite lui-même, le Koukoupétros des Byzantins¹, prend nécessairement la première place.

L'empereur byzantin, comme il n'y eut jamais de lettre exposant la détresse de l'Empire, n'avait pas demandé cela. A un moment où Alexis était sur le point de nettoyer les nids turcs de la rive asiatique, sur laquelle ils s'étaient fourrés, dans les temples et dans les églises, ce n'était pas contre les anciens auxiliaires prêts à servir qu'il aurait invité cet Occident toujours vu avec défiance, d'où venait plus de danger que de secours². Le Botaniate lui-même s'était cru, du reste, assez fort „pour délivrer de Turcs l'Orient“³. Dans la lettre au comte de Flandre l'empereur ne pouvait pas se plaindre en même temps des Turcs et des Petchénègues, qui, ceux-là, étaient depuis longtemps au service de l'Empire⁴. Il ne pouvait pas vouloir les pauvres paysans venant chargés de famille, *πανοικι*⁵, ni ces grands princes gênants, ni surtout l'ancien ennemi normand. A mauvais jeu cependant il tâcha de faire bonne

¹ *Κουκου* (de *cuculla*) paraît être un sobriquet, hérité des iconoclastes, pour les moines ; Anne Comnène, II, p. 29.

² Voy. aussi notre *Brève histoire des croisades*, Paris 1924.

³ Attaliatè, p. 307.

⁴ Cependant Hagenmayer la reproduit dans sa collection citée, no. I. Mais Anne Comnène présente Robert, retour de croisade, qui prête serment à l'empereur (*τὸν συνήθη τοῖς Λατίνοις ἔρκον*) et lui envoie les 500 chevaliers promis, qui combattent à Nicomédie ; I, pp. 355, 361. La lettre du patriarche de Jérusalem, au nom de tous „les évêques, aussi bien grecs que latins“, à „l'Église d'Occident“ (*ibid.*, no. IX), est tout aussi peu authentique. Un Grec ne pouvait pas mettre ensemble comme „saints stratèges“ : Georges, Théodore, Démètre et Blaise“ (qui est un évêque).

⁵ Celle pour Raoul de Pontoise, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 444 et suiv.

figure. Très correct, il donna aux croisés, sans distinction de rang ou de provenance, le libre passage, des vivres et des guides. La gendarmerie peetchénègue reçut l'ordre de défendre seulement les biens et les personnes des sujets de l'Empire. Dans les villes convoitées par Bohémond furent placées des garnisons¹. Ceux qui demandèrent de passer sur des vaisseaux byzantins l'obtinrent, mais ceux qui s'approchaient trop des murs de Constantinople pendant le séjour que fit Godefroi aux abords de la Capitale, furent éloignés, naturellement, par la force. La flotte impériale croisa contre les pirates.

Après avoir demandé aux chefs le serment d'homme lige pour les conquêtes qu'ils voulaient faire en terre d'Empire, et seulement pour ces conquêtes, Alexis employa les plus grands efforts pour maintenir en même temps la paix chrétienne et la dignité impériale avec des hôtes aussi rudes que ces petits seigneurs de campagne qui ne voulaient pas quitter le Palais et osaient même s'asseoir sur le trône sacré des basileis, sur la chaise de Constantin-le-Grand, provoquant au combat singulier quiconque s'aviserait de trouver ces manières insolites et blâmables².

Du reste les témoignages immédiats de ces hôtes indésirables sont concluants. Étienne de Chartres déclare avoir été reçu par Alexis „comme un fils“; l'empereur est incomparable³. Après de longs mois de discussions et de conflits, il s'était enfin débarrassé de tout ce monde désordonné et tapageur; les „comtes“ avaient prêté le serment, Bohémond

¹ Anne Comnène, II pp. 31-32.

² Voy. nos *Narrateurs de la première croisade*, loc. cit. Cf. B. Kugler, *Komnenen und Kreuzfabrer*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIV, pp 295-318; W. B. Stevenson, *The crusaders in the East*, Cambridge 1907; Hagenmayer, *Chronique de la première croisade*, dans la „Revue de l'Orient Latin“, VI-VIII; Iorga, *Brève histoire des croisades*; Schlumberger, *Byzance et les croisades*, Paris 1927.

³ „Hodie talis vivens homo non est sub coelo“; Hagenmayer, ouvr. cité, p. 138.

un des premiers qui aurait demandé le „domesticat de l'Orient“¹. Alexis consentait aussi, à la façon de l'Orient, à les traiter comme ses „fils“². Les premiers contingents avaient passé en Asie, avaient pris Xérigordon³, et n'avaient pas tardé à succomber bientôt sous les flèches de la première armée turque accourue sous les ordres d'un émir. Ce ne fut qu'au printemps suivant que les princes eux-mêmes se transportèrent en terre d'Asie. L'empereur les y suivit, et prit les seules mesures qu'il pouvait prendre dans sa situation : surveiller attentivement les opérations d'une armée qui excluait de toute manière sa collaboration et réclamer le cas échéant ses droits sur les conquêtes qu'elle pourrait réaliser.

Le grand nombre des lourds cavaliers armés de lances eut bientôt raison des Turcs de Nicée, qui perdirent leur ville. Le Sultan Khilidch-Arslan avait conduit lui-même la bataille. Le siège de Nicée, qui conservait, d'après l'aveu d'Étienne de Chartres, „ses trois cents hautes tours et ses murs admirables“⁴ et où se trouvait la Sultane, fille de Tzachas⁵, aurait trainé, sans l'intervention des Byzantins. Ils firent en sorte que la ville, perdue depuis trois quarts de siècle, leur fût attribuée⁶, les croisés n'ayant que la pleine propriété de leur proie⁷.

¹ Anne Comnène, II, p. 65.

² Sa lettre dans Hagenmayer, ouvr. cité, no. X. L'empereur avait donné comme otages son gendre et son neveu; *ibid.*, no. XI.

³ Anne Comnène, II, p. 33.

⁴ Hagenmayer, ouvr. cité, p. 139.

⁵ Anne Comnène, II, p. 75.

⁶ Hagenmayer, ouvr. cité, pp. 140, 145. Les croisés durent combattre aussi avec eux; *ibid.*, no. X.

⁷ Plus tard Raymond d'Agiles se plaint que cette proie eût été entamée (probablement l'empereur prit-il son *pentamerium*), qu'on n'eût pas fait le don promis à l'armée, qu'on eût refusé un hospice de Latins. Tatikios le camus, délégué de l'empereur, est accablé d'injures; ch. 3. Mais le témoignage de rectitude que donne Foucher de Chartres est formel et décisif: les *tartarones*, la menue monnaie byzantine, furent largement distribués aux conquérants.

Après avoir atteint ce résultat, Alexis n'avait plus rien à faire avec les croisés. Ceux-ci allaient attaquer la Cilicie, la Syrie, et y créer des seigneuries franques que l'Empire devait considérer comme ses vassales.

Son devoir était cependant de tirer les conséquences de la prise de Nicée et de la défaite totale du Sultan à Dorylée, qui suivit immédiatement, et de reconquérir l'Asie Mineure, où la Smyrne de Tzachas, l'Éphèse de Mourad et de „Tangriberdi“ (et, dans le voisinage, Chios et Rhodes) étaient musulmanes¹. Dans ce but il devait épargner ses forces, fût-ce même contre cet honneur chevaleresque dont la notion n'avait pas encore été reconnue et adoptée dans Byzance, réaliste des ruses et des négociations tortueuses.

Les croisés, qui reconnaissaient pour leur chef ce comte de Blois qui est la plus belle figure parmi leurs chefs, arrivèrent, après de douloureuses épreuves, au milieu des montagnes glacées du Taurus, dans la plaine d'Antioche, ville encore récemment (jusqu'en 1084) byzantine², où Isaac Comnène, son commandant, avait eu des démêlés avec le patriarche; on y fabriquait encore des étoffes d'or, très prisées à la Cour³; une plèbe de Grecs, de Syriens et d'Arméniens était prête à accepter n'importe quel maître entre ses murs encore debout: des exactions comme celles, récentes, de l'eunuque Nicomède, n'étaient pas faites pour gagner les coeurs flétris de cette population lâche⁴. La ville était riche en blé, vin et huile.

Toutouk, le chef de cette marche du Châm, venait de mourir, et le pouvoir était partagé entre les émirs de Damas, d'Alep, d'Antioche même, de Jérusalem, qui étaient pour les Francs de vrais „rois“, et l'atabek, le „vicaire“, Kerbogha,

¹ Anne Comnène, II.

² Récupérée en 969.

³ Bryennius, pp. 25-27, 165-157.

⁴ Attaliatè, p. 181. Cf. Hagenmayer, ouvr. cité., p. 145. Sur le „pons ferreus“, *ibid.*

qui représentait de la façon la plus nettement autonome, en Mésopotamie, à Mossoul, l'autorité du calife déchu.

L'armée chrétienne eut la ville, après de longs efforts, pour y être ensuite assiégée elle-même par l'atabek. L'envoyé grec était parti, le Sultan d'Égypte, que les croisés nommeront le Soudan, avait déclaré vouloir rester neutre¹. La découverte, dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, de la lance qui était l'un des instruments de la Passion du Christ, donna aux assiégés l'énergie nécessaire pour rompre la ceinture d'ennemis qui entourait la ville. Bohémond avait su se faire reconnaître la possession d'Antioche, que les croisés, écartant les droits de l'empereur, considéraient comme „l'héritage de St. Pierre“².

Tancrède deviendra maître d'Édesse, l'ancienne conquête d'Héraclius, ville aux „trois cents églises“, d'un grand passé et d'une importance particulière pour les Syriens, où fut remanié leur alphabet et où le patriarche Jacob traduisit les „deux livres du poète Homère sur la conquête de la cité d'Ilion“. Byzantine entre 1031 et 1040, elle était envahie par une population arménienne que les Turcs y avait colonisée³.

Le légat du Pape, Adhémar du Puy, simple évêque de Clermont en Auvergne, était mort. Les autres croisés demandèrent à un miracle la prise de Jérusalem, et l'obtinrent. La ville avait beaucoup souffert de la persécution du calife égyptien Abou Ali al-Mansour, qui, le premier, avait voulu unifier sous le rapport de la foi tous ses sujets et qui s'attaqua à l'église même du Saint Sépulcre (1010). Dès 1058 les Fatimides, qui, réconciliés avec le califat de Bagdad, avaient réussi un moment à voir leur nom mentionné dans les prières de cette capitale, s'étaient aperçus que dans la Syrie, où des usurpateurs gouvernaient à Alep, Jérusalem même devait leur

¹ Sur le rôle rempli en Syrie sous Rhomanos III par son envoyé Τῶσ-παρ, Cédreus-Skylitzès, II, p. 495.

² Lettre XV, dans Hagenmayer, ouvr. cité.

³ H. W. H., dans l'*Encyclopaedia britannica* (d'après des sources arabes).

échapper: des Arméniens commandaient au Caire, où la mère du Soudan était une négresse et un Juif avait été son tuteur; un Turc s'était saisi même de la capitale en 1068. Le régime de l'Arménien Badr et celui de son fils al-Afdal Chahin-Chah continuèrent après l'avènement du calife Mostali, qui, au moment de la descente des croisés en Palestine, était aux prises avec le frère qu'il avait remplacé. Le „Soudan“ assistera donc à la prise de la ville sainte sur ces Ortokides turcs dont la possession n'avait jamais été reconnue par le calife fatimide¹. Le régime des Arméniens continuera ensuite avec le fils d'al-Afdal.

Le point de vue des Égyptiens apparaît, très net, dans Raymond d'Agiles. Ils n'entendent pas céder Damas et considèrent toute cette guerre comme tendant à faciliter l'accès des pèlerins. Aussitôt que les Turcs quitteront leur hérésie sounite, principale raison pour la haine du calife, et qu'ils accepteront sa monnaie et paieront le tribut dû, il y aura un retour, et l'Égypte livrera aux croisés la bataille d'Ascalon².

De son côté, par égard à Jérusalem, Alexis offrit aux croisés de les accompagner jusqu'au bout, mais la conquête serait faite pour lui, et les pèlerins, une fois leur mission accomplie, repartiraient³. C'est-à-dire qu'on voulait traiter en simples mercenaires les „guerriers de Dieu“. Il paraît même avoir cherché à régler cette question à l'amiable avec le „Babylonien“, et ç'aurait été le but de la lettre qu'on lui mit à charge comme un acte de trahison⁴. Après un massacre

¹ Voy. l'excellent récit de M. David Samuel Margoliouth, dans l'*Encyclopaedia Britannica*. Les croisés parlent dans leurs lettres de l'inquiétude que leur causaient les bruits sur la descente du „roi de Babylone“ (le Caire).

² Cf. 21. Sur la bataille, surtout Foucher de Chartres.

³ Raymond d'Agiles, ch. 18.

⁴ *Ibid.* Cf. Iorga, *Les narrateurs*, pp. 9-10.

Pour Antioche: Katchadour, dans Laurent, „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 405 et suiv.; J. L. La Monte, dans le „Byzantion“, VII, p. 254 (il croit qu'en se retirant d'Antioche, les Byzantins auraient rendu nuls les engagements pris à leur égard); Rey, *Résumé chronologique de l'histoire des prin-*

affreux des Musulmans, il y eut un chef latin, bientôt roi, auprès du Saint-Sépulcre. Ce fut Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine.

Des succès contre les armées égyptiennes assurèrent en quelque sorte ce lointain rejeton de la féodalité française, organisé, d'abord, tout à fait à la manière de l'Occident. Pour la protection des pèlerins, qui venaient sans cesse, en désordre, au grand désespoir des Impériaux, des Ordres de chevalerie furent organisés, comme une armée permanente du roi de Jérusalem; des marchands de Pise voulurent, premiers parmi les Italiens, monopoliser à leur profit, sans s'adresser à Byzance, le commerce de la Syrie.

Pendant ce temps Alexis reprenait la côte anatolienne, brisant comme il a été déjà dit, le petit „royaume“ de Tzachas et la principauté d'Éphèse. Quelques villes de l'intérieur, Sardes, Philadelphie, furent rattachées à l'Empire¹. L'empereur vit avec plaisir la conduite de Raymond de Provence, qui crut devoir s'entendre avec lui pour organiser à Tripolis, fortifiée par le duc de Chypre, un nouveau comté franc, appuyé sur la Cilicie, que venaient d'envahir, une dizaine d'années auparavant, des

ces d'Antioche, dans la „Revue de l'Orient latin“, IV (1896), pp. 321-407; B. Kugler, *Boemund und Tancred, Fürsten von Antiochien* (Tubingue 1862); la belle thèse américaine de Yewdale, *Bohemund*. La monnaie d'Antioche porte la légende byzantine du : $\kappa\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$ $\beta\omicron\lambda\eta\theta\eta$ $\tau\acute{\omega}$ $\sigma\tilde{\omega}$ $\beta\omicron\lambda\iota\omega$; Morgan, dans les „Mélanges“ Schlumberger, p. 294 et pl. XI. — Pour Édesse, Chabot, dans les „Mélanges“ Schlumberger, p. 169 et suiv.; Paul Gindler, *Graf Balduin I. von Edessa*, thèse, Halle 1901. — Sur Jérusalem: Röhricht, *Gesch. des ersten Kreuzzugs* et *Regesten des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck; Max von Berchem, *Notes sur les croisades. I. Le royaume de Jérusalem et le livre de M. Röhricht*, dans le „Journal Asiatique“, 1902, pp. 385-456; John La Monte, *Feudal monarchy in the Latin kingdom of Jerusalem, 1100 to 1291*, Cambridge Mass., 1932; cf. C. R. Conder, *The Latin kingdom of Jerusalem, 1099-1291*, Londres 1897; Leskine, dans le „Viz. Vréménik“, 1899, p. 225 et suiv. (Pourquoi Godefroi n'a-t-il pas pris la couronne?); J. B. La Monte, *To what extent was the Byzantine Empire the suzerain of the Latin crusading States* (Les Papes aussi), dans le „Byzantion“, VIII, p. 253 et suiv.; Gen. Angelini, *Le tombe dei rè latini a Gerusalemme*, Pérouse 1902.

¹ Anne Comnène, II, pp. 95-96.

princes arméniens, tributaires des Turcs, descendus de leurs montagnes¹. Les Provençaux avaient Maraclée, Balanée, Antarade et prenaient pied, ainsi, dans la Phénicie². A la mort de Raymond, le serment sera imposé à son successeur³.

Mais, en dehors du fait inquiétant que les croisés, comme Étienne de Chartres, considéraient leurs conquêtes dans la „Romanie“ entière comme appartenant à Dieu⁴, et à aucun prince du monde, avec Bohémond, Tancrède et leurs alliés toute entente était décidément impossible. Ils se soumirent en quelque sorte ces Arméniens du Taurus⁵, dans lesquels Alexis ne pouvait voir que des rebelles, puis ils reprirent aux Impériaux Laodicée-Latikieh (1102). Les flottes pisane et gènoise, qui venaient à leur secours, procédaient hostilement envers les Grecs, protecteurs de Venise, qui durent combattre contre ces vaisseaux de croisés.

A la fin il fallut frapper vite et fort. Les Byzantins entrèrent à Laodicée⁶ et reprirent la Cilicie arménienne, pendant qu'un groupe de Flamands nouvellement arrivés poussaient, avec les Provençaux, jusqu'à Angora et Amasie⁷. Après quoi Bohémond s'enfuit en Europe pour dénoncer aux Occidentaux la „trahison“ du basileus, pendant que son lieutenant, Tancrède, reprenait la guerre au Taurus.

Devant cette activité fébrile et désordonnée de la part de chevaliers qui ne connaissaient pas le pays et suivaient toute suggestion capable d'attirer leur avidité, l'empereur appuyait une résistance ferme sur l'île de Chypre, où il en-

¹ Voy. notre *Histoire de la Petite Arménie*.

² Anne Comnène, II, pp. 105-106.

³ *Ibid.*, pp. 111, 262.

⁴ „Totius Romanae partes Deo acquisivimus“; Hagenmayer, no. X.

⁵ Mariage de la riche fille de Taphmouz, frère de Constantin; Albert d'Aix, dans nos *Narrateurs*, p. 18. Les critiques d'Albert d'Aix contre Pancrace-Bagrat et Constantin, pp. 350-351, 353-355. Sur Ochine, Raoul de Caen.

⁶ Anne Comnène, II, pp. 96, 107-108, 122-126, 138.

⁷ *Ibid.*, 110-111.

voya tour à tour un Bardas, un Boutoumitès, jadis commandant à Nicée, un Philokalès Eumathios ; Marach, Korykos (Gorigos), le principal port futur de l'Arménie et Séleucie furent fortifiées¹.

Pendant tout un hiver, l'empereur resta à Thessalonique², guettant les mouvements de Bohémond, qui fut très fêté par les siens. L'ingouvernable Normand battit bientôt la flotte byzantine d'Isaac Kontostéphanos, qui devait lui couper le passage³, et arriva donc à Durazzo, où il brûla ses vaisseaux⁴, manifestant ainsi sa décision irrévocable de ne pas se retirer. Dans son armée, „il n'y avait pas une femme“.

Cependant, une petite guerre opiniâtre vint à bout de sa résolution et il dut conclure de sang-froid un traité humiliant, qui le faisait homme-lige de l'empereur. On put le voir dans la tente du basileus, par lequel il voulait être reçu en égal⁵, assis sur un siège bas, dans l'attitude d'un vaincu ; mais il en obtenait la Cilicie à titre viager, et reconnaissait que sa principauté latine n'était que la continuation à la franque du duché grec d'Antioche, qu'il détiendra désormais avec le grand titre de sébastos (1009).

Anne Comnène donne d'après l'acte officiel (septembre 1017) l'étendue de ses possessions, avec les stratégies (στρατηγίδες) des Turcs Ortach et Télouch, mais sans les domaines des Roupénides arméniens⁶. Elles pourront s'étendre jusqu'à Alep et aux environs d'Édesse, où la frontière est marquée avec le même soin, ce qui montre que pour Byzance toute occupation barbare était considérée comme purement passagère. Si le duché est seulement à vie, pour

¹ *Ibid.*, II, pp. 113, 115, 118-121, 126.

² *Ibid.*, pp. 141, 177, 184.

³ *Ibid.*, pp. 148, 165, 167-168, 171-172.

⁴ *Ibid.*, p. 184. Sur cette expédition, aussi le témoignage, important, de Foucher de Chartres.

⁵ *Ibid.*, pp. 219, 226-228, 231, 237.

⁶ Ἡ τῶν Ρουπενίων διακράτησις. Léon et Théodore, les chefs du pays, restaient vassaux byzantins (*ibid.*).

Édesse l'hérédité est admise. Un subside de 200 livres de „michaïlates“ permettra au Normand de poursuivre ses conquêtes¹.

Ainsi il comptait recommencer sa carrière en Asie, mais la mort le cueillit au milieu de ses préparatifs, en Italie. Tancrede, son successeur, acceptera le traité, mais plus tard seulement, et de très mauvaise grâce².

La frontière du Danube avait été aussi rétablie, sur les traces d'Isaac Comnène³, contre une attaque coumane très sérieuse, en rapport avec les anciennes tendances séparatistes de ces régions, sur les deux rives du fleuve. De nouveau les vaisseaux impériaux traversèrent ses eaux. Les troupes byzantines attaquent l'ancienne capitale bulgare de Pliska, le Grand Preslav, Ozolimné, „le lac des Ouzes“, la tour de Justinien, devenue pour ces Touraniens une „Koula“ (la Turnu roumaine), Rhousion, qui conservait le souvenir des Russes, ainsi que Vitzina-Vicina sur le Bas Danube, pendant que des raids petchénègues brûlaient près de Constantinople l'église de St. Théodore⁴. La guérilla sera continuée sous Alexis et sous Manuel Comnène, qui, en guerre contre le chef couman Lazare, passera de Demnizikos (Zimnicea) dans la direction des Carpathes⁵.

Alexis, que la podagre rendait lourd⁶, crut devoir entre-

¹ *Ibid.*, pp. 241-246 (cf. Dölger, *Regesten*, no. 1243). Parmi les témoins les évêques d'Amalfi et de Tarente, l'hégoumène de St. André de Brinisi, etc.

² Cf. Yewdale, *Bohemund I, prince of Antioch*, Princeton 1924.

³ Voy. Anne Comnène, I, p. 166 et suiv.

⁴ *Ibid.*, II, pp. 166, 254-255, 323 et suiv., 330 et suiv. (rivière de Skoteinos), 337-338 (la flotte), 340, 343-344, 353-354, 369, 373-374, 390-391, 393, 409, 424; II, pp. 7 et suiv., 12 et suiv., 295-297, 302 (l'empereur à Vidine).

⁵ Cinnamus, pp. 7 et suiv., 93 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 201 et suiv.; Choizeau, pp. 19 et suiv., 104.

⁶ *Ibid.*, pp. 272-274. Les Turcs s'en moquent dans leurs comédies; Anne Comnène, II, p. 309.

prendre alors une nouvelle campagne en Asie¹. Malgré une victoire remportée sur Kilidch, qui était revenu, elle n'aurait arrivé à rien si le hasard d'une trahison n'aurait écarté le Sultan.

Jean (1118-1143), fils et successeur d'Alexis², mais, non sans difficulté, car on voulait faire passer à sa place Bryennios, mari de la princesse Anne³, recommencera donc la lente conquête des villes d'Asie, mettant à profit les discordes entre les émirs et le nouveau Sultan. Kastémouni passa du côté des Impériaux. Mais, au lieu d'essayer une attaque d'Iconium-Konieh ou la fortification d'une nouvelle frontière, ce troisième Comnène s'en prit aux pauvres Arméniens de Cilicie, qui, il est vrai, étaient maîtres des défilés de la Syrie. Les ayant soumis, il s'en prit à Laodicée⁴ et se présenta devant Antioche, dont le nouveau prince, Raymond, gendre de Bohémond, fut contraint de lui faire l'hommage⁵. A Jérusalem le nom du basileus précédait dans les inscriptions ceux du roi qu'était devenu Godefroi et de son patriarche⁶. Traversant la plaine syrienne, Jean tenta même la reprise d'Alep.

Mais ses regards se portaient aussi sur ce nouveau royaume de Jérusalem, fondé „à la franque“ sur l'idée que son souverain est le „vicaire de Dieu“ et pas, comme l'aurait désiré Urbain II, un suppôt de l'Église romaine. Dans une nouvelle société,

¹ Voy. ses recommandations pour ses fils, les Μοῦσαι, dans Maas, *Die Musen des Kaisers Alexios I.*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXII (1913). Cf. Caro, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum“, XXIX; Pirrenne, dans la „Revue de l'Instruction publique en Belgique“, L. Munro, dans l'„American Historical Review“, XXVII.

² Cf. Chalandon, *Jean Comnène, et The earlier Comneni*, dans la *Cambridge Mediaeval History*, IV, p. 318 et suiv. Sa fille Marie, dans Regel, Kurtz et Korabiev, *Acta Zographi*, p. 12. De hymnes en l'honneur de Jean, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, pp. 484-485.

³ Choniate, pp. 8-13, 14 et suiv., 23-24 (son fils). Isaac, son frère, lui fut presque imposé comme corégent (*ibid.*, p. 13, 41-43).

⁴ *Ibid.*, p. 17.

⁵ *Ibid.*, p. 36 et suiv., résumé par Cinnamus, p. 5 et suiv.

⁶ *Corpus inscriptionum graecarum*, IV, no. 8736.

où toutes les nations de l'Occident, les marins de Gênes (1110), de Venise (1122) s'ajoutant aux autres, se rencontraient, se confondaient même parfois, avec les Syriens, les Arméniens, les Grecs, avec les Musulmans eux-mêmes, au moins par des relations d'amitié, le grec était sur les lèvres des Latins et sur les coutumes venant de l'ancienne législation byzantine tombée en folklore se grefferont maintenant les „Assises“ de caractère féodal, la nécessité même du code écrit venant de la tradition „romaine“. Aussi la population mixte de la Syrie, trouvera-t-elle, sous le successeur de Jean, tout naturel que le duc d'Antioche paraisse tenant par la bride le cheval de son suzerain, le basileus, qui était pour eux, à Antioche, le maître d'hier¹.

Jean, naturellement mécontent de l'attitude de tous ces Occidentaux nichés sur ses terres à lui², rêvait maintenant d'un nouveau duché du Sud, composé d'Antioche, d'Attalie et de Chypre, qu'il aurait confié à son cadet, Manuel³. Transportant, comme à Gangres, les Turcs, il colonisait des „Romains“⁴. Il ne pensait pas à sa mort prochaine, qui l'atteignit au cours de cette expédition nouvelle, ni à la mort de son aîné et de son puîné, à l'absence du troisième fils, retenu à Constantinople, et à l'avènement de ce même prince Manuel comme empereur⁵.

¹ Choniate, p. 56 ; Cinnamus, p. 280 (visite du roi Amaury, comme vassal, à Constantinople) ; Guillaume de Tyr, p. 691. Cf. Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, II, pp. 358-359, dans Vasiliev, ouvr. cité, II, pp. 54-55.

² Voy. la lettre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, adressée à Jean et à son patriarche, J. Gay, dans les „Échos d'Orient“, 1931, p. 84 et suiv.

³ Cinnamus, p. 23.

⁴ Choniate, p. 29 (au nombre de 2.000).

⁵ *Ibid.*, pp. 24-25. Sur les affaires de Syrie à cette époque, *Chronique de Michel le Syrien, Patriarche jacobite (1166-1199)*, éd. J. B. Chabot, I-IV, Paris 1899-1910 ; son compilateur, *Abu 'l Faraj, Bar Hebraeus*, trad. P. J. Bruns et Kirsch, Leipzig 1788 ; *Historia compendiosa dynastiarum*, éd. Pococke, Oxford 1663 ; *Libri Calipharum*, dans Laud, *Anecdota Syriaca*, I, Leyde 1862.